

WOLFF SEVERINE

Autobiographie

Ma promesse à la vie

Édition *S*cripta

A la mémoire de mon parrain, Mr Daniel Saunier

PREFACE

Vi e faite de promesses à travers l'histoire d'une enfant dont la naissance a déstabilisé la cellule d'une famille recomposée dont la mère, par peur que son mari délaisse sa première fille issue d'une autre conception, a préféré ne pas lui laisser de place mais lui donna comme châtement, l'humiliation et la privation. En grandissant, cette enfant a dû faire face à cette lourde différence dans la fratrie et à celle de son homosexualité qui lui suscita bien des questions. Elle ne voulut pas vivre dans le mensonge. Elle traversa les mêmes douleurs de la vie comme tout autre être humain, ainsi que la découverte d'une maladie orpheline appelée : la syringomyélie. Confrontée au système médical, et n'ayant aucun espoir réel de guérison, elle n'avait pour s'en sortir, que cette fameuse promesse.

Chapitre 1

« La découverte de soi »

Née en mai 1973 d'un père ouvrier et d'une mère sans travail, ma naissance a été le début de ma première peine en amour : celle de ma mère et moi.

Arrivée prématurément, j'ai dû déjà faire mon premier voyage, celui de quitter la matrice et de partir en couveuse à l'hôpital qui se trouvait à cent bornes de celui où habitaient mes parents. Ils n'avaient pas de voiture donc ne pouvaient pas venir me voir comme ils l'auraient souhaité. Les visites se faisaient à travers la vitre de la pièce, interdiction d'être portée, d'être embrassée. C'est là que la rupture affective avec ma mère s'est faite.

Vous pensez sûrement : « déjà ? ». Je vous réponds oui, car étant séparée pendant presque deux mois, certaines mères n'arrivent pas à justement se reconnecter avec leurs enfants, ce qui a été mon cas.

Jusqu'à l'âge de six ans, je n'ai pas de souvenirs avec mes parents « biologiques ». Pour moi, ma vie de famille a commencé en 1979 quand ma marraine, Cécile, la sœur de ma mère, s'est installée avec Daniel, celui devenu son mari et qui allait devenir mon parrain, un

pompier professionnel de la plongée. Ils vivaient par le fait à la caserne. Endroit rêvé pour tous les moines.

Ma marraine venait me chercher chez mes parents à chaque fois qu'il n'y avait pas école, du mardi soir au mercredi soir, les week-ends et à toutes les diverses vacances scolaires. C'était pour moi à chaque fois un réel bonheur qu'elle vienne me prendre, car avec ma mère c'était invivable. J'avais l'impression de ne pas avoir ma place auprès d'eux. Et je ne savais pas pourquoi, ce qui dans la tête d'une gosse de mon âge, à cette époque, perturbe déjà bien l'esprit par des tas de questions sans réponses...

Est arrivée ensuite en 1981 la fille de ma marraine et de mon parrain : leur premier enfant. Naissance très attendue et très éprouvante. Je partageais pleinement leur bonheur. C'était ma cousine et ma sœur de cœur à la fois : ce fut à cet instant ma famille, celle que j'aimais et qui ne m'a pas laissée sur un banc de touche à l'arrivée de leur fille Marie.

Ma vie commençait à être plus harmonieuse. D'abord, j'ai appris à travers leur couple ce que signifiait le mot « aimer » et Daniel était un homme remarquable, cultivé, tendre et respectueux. Cécile était une mère attentionnée, très affectueuse et très à l'écoute.

Marie-Hélène et moi étions en train de grandir ensemble dans le même amour. Nous avions le droit de faire une tente dans la chambre et d'y mettre tout ce que nous trouvions dans le frigo et de se taper des goûters de fête. Cécile m'apprenait à faire sauter des crêpes en mettant des tonnes de linge par terre pour éviter le massacre, mais moi je me régalaïs de tout ce que nous pouvions faire avec un peu d'imagination pour nous épanouir pleinement. Mon parrain lui, m'apprenait la patience à la pêche. Ah oui les parties de pêches, ça valait des points.

Un jour, Daniel décida de nous y emmener, cousine et moi. Je devais avoir à l'époque onze ans et Hélène quatre ans. Nous étions très excitées à l'idée de balancer un bout de fil pour attraper des gros poissons, alors, arrivées au bord de la rive, nous nous mettions les trois l'un à côté de l'autre et le calvaire commença, pour Daniel, surtout. Avec cousine déjà, pour mettre le truc qui ressemblait à un asticot, ce n'était pas gagné car, rien qu'à l'idée de le tuer sur l'hameçon, ça nous répugnait. Son père était déjà obligé de lâcher son lancé pour nous les accrocher. Là, il restait encore assez patient. Mais nous, les « p'tites nénettes » nous pêchions les arbres qui étaient autour de nous. Eh oui, nous n'étions pas douées. C'était ça toute la journée. Daniel a passé son temps à nous dégager les fils pris dans les feuilles ou emmêlés l'un à l'autre. Du coup, au bout d'un certain temps, il a perdu

L'envie de continuer la partie et décida de rentrer. Arrivés à la caserne, tata lui demanda :

- Cela s'est bien passé chéri avec les filles ?
- Pas un poisson mon amour.
- L'eau était trop haute ?
- Non elle était plutôt propice, mais les filles ont préféré pêcher les arbres.

Nous nous regardions Hélène et moi, puis sommes parties dans un fou rire. C'est vrai que nous étions rentrés bredouilles et que nous avons passé la journée à s'énerver avec les cannes, mais de voir la pauvre tête de tonton, nous étions explosées de rire.

- Plus jamais de parties de pêche comme ça, dit alors Daniel. Trois taureaux ensemble, ça ne le fait pas pour le poisson. Je vais aller me détendre avec un petit whisky, ma chérie. Mais j'ai été content que les filles aient passé la journée avec moi.

Il restait calme malgré tout, ça nous rassurait qu'il ne soit pas fâché. Ce souvenir restera mémorable jusqu'à la fin de notre vie.

Ça, c'était le beau côté du miroir.

Quand arrivait l'heure du retour au domicile de mes parents, j'avais la boule au ventre. Je savais à l'avance ce qui m'attendait. Finie la rigolade.

Dès que Daniel me déposait, mes sœurs Sandrine et Chantal commençaient déjà leurs chamailleries. Surtout Chantal, elle a un an de plus que moi, très fourbe,

menteuse et une vraie peste. Sandrine a trois ans de plus mais plus gentille. Elle a le regard complice et ne me provoque pas trop. Ma petite sœur restait la championne des bêtises et savait manipuler les parents. Elle était du genre à prendre une paire de ciseaux, couper les plantes et dire que c'était moi. Forcément, ma mère gobait toujours ses paroles et je m'en prenais une gratuite.

Il n'y avait pas beaucoup de convives à la maison mais je me rappelais un soir où ma mère avait invité sa sœur Mireille avec son mari et leur fils Christophe, mon cousin. Soirée raclette, c'était la fête. Le repas commençait par la traditionnelle soupe à la grimace entre mes vieux, ce qui mit tout de suite dans l'ambiance. Mon père était un peu fatigué car il avait refait notre chambre avec une isolation polystyrène. Il nous avait mis une très belle tapisserie de Pierrot et Colombine. Le repas se déroula par des reproches dans tous les sens entre les deux familles et je ne comprenais toujours pas pourquoi ma mère avait cette fichue manie de casser celui-ci.

Du coup mes sœurs, mon cousin et moi allions, avec la permission de quitter la table, jouer à cache-cache dans la chambre. Nous avions fermé la porte pour ne pas entendre les grands et éteint la lumière et nous tapions un peu dans tous les meubles. Quand nous nous sommes aperçus que nous avions été un peu bruyants et brusques, il était trop tard. Ma mère ouvrit soudain la porte et alluma la pièce.

A ce moment, je sentis sur ma joue l'écrasement de sa main avec une telle violence que j'en eus le souffle coupé. Ensuite les larmes coulèrent et je ne comprenais pas. Dans mes sanglots je lui demandais :

- Mais, mais qu'est-ce que j'ai fait ?
- Tu as bousillé la tapisserie, espèce de...

Ma tante Mireille déboula à son tour dans la chambre :

- Qu'est-ce que tu as à crier comme ça « busine » ?
- Elle a saccagé la chambre cette andouille.
- Mais ils étaient quatre à jouer. Comment peux-tu frapper sans savoir et t'as vu sa joue, elle est écarlate et gonflée.
- Elle mérite que je lui en remette une.

Vlan ! Mireille attrapa son fils par la main et sortit de la pièce :

- Jean-Jacques, prends les manteaux, on rentre. Elle est complètement folle.
- Qu'est-ce qui s'est passé ?
- Encore la même qui s'en est pris une.

Ma pauvre tante avait mal au cœur pour moi et était très remontée contre ma mère qui ne lâchait pas l'affaire.

C'était souvent comme ça. Je ne me sentais pas aimée ni désirée. Pourtant, le paradoxe c'est que je l'aimais et que malgré tous mes efforts rien n'allait. Je n'étais pas une enfant turbulente, j'évitais de faire des

bêtises, je subissais assez avec Chantal pour éviter d'en ajouter une couche. A chaque fois que ça n'allait pas je me disais : « c'est pas grave, elle s'apercevra que je ne suis pas un vilain petit canard et tout ira mieux. ».Mais ce n'était que des rêves.

Les années passaient et c'était pire. Sauf que mon cerveau voulait des réponses cette fois-ci. Mes parents auraient voulu avoir un fils, alors ils décidèrent une dernière tentative. Je ne me préoccupais pas trop de sa grossesse vu que je ne me sentais pas concernée. Je me demandais surtout où allait être sa chambre car nous, les trois filles, étions dans la même pièce et déjà à l'étroit.

Nous habitions un F3 dans un HLM. C'est alors que nos vieux décidèrent d'acheter une des maisons jumelées dans un petit quartier en face d'une cité. La maison commençait à se construire en même temps que débutait la grossesse de ma mère.

Pendant ce temps, je circulais entre ma famille « adoptive » et mes vieux. La vie à la caserne me plaisait de plus en plus. Quand c'était la fin d'une garde de jour, les pompiers se retrouvaient au bar convivial de leur brigade.

Nous les gosses, nous avons notre petit sirop et nous nous croyions déjà pompiers. Nous montions dans les camions, allions au standard téléphonique écouter ce qui se passait. Quand il y avait une urgence, nous nous donnions l'autorisation de mettre l'alarme en route, ça nous rendait plus grands et plus fiers.

Nous frimions bien franchement. Il y avait aussi les barbecues sur le petit terrain près de la caserne. C'était rare quand les collègues de Daniel finissaient le repas tranquille à cause des appels. Mais ça restait une bonne équipe soudée les uns avec les autres et c'était une ambiance bon enfant.

Je connus avec Daniel et Cécile, les petits restos. Je pensais à mes sœurs à chaque sortie mais sans regret, car Chantal était le chouchou à cette époque et Sandrine était celle de ma grand-mère maternelle. Alors pas d'état d'âmes.

Un matin, parrain m'emmena avec lui en ballade dans ses 104 verts pomme. Je me souviens que nous traversions un petit sentier bordé de chaque côté par des platanes. L'image était féérique pour moi : seule avec Daniel sentant l'odeur de la nature et le calme. C'est là que les paroles sérieuses de la vie commencèrent à sortir de la bouche de celui qui devint à l'instant même où je l'ai entendu, l'homme de ma vie : un père...

Il commença par m'expliquer le mot « aimer ». Ça tombait bien, cela allait m'aider à comprendre certaines choses : ma mère.

Les oreilles grandes ouvertes, j'écoutais :

- Tu sais, ma grande, aimer c'est la plus belle chose qu'il puisse arriver dans la vie de tout être vivant. Aimer, c'est donner un peu de chaleur, partager des plaisirs. Aimer, c'est respecter les autres dans leur façon d'être. Aimer, c'est rester soi-même pour être

apprécié tel que l'on est. Aimer, c'est aussi faire des choses plaisantes aux autres sans attendre de retour. Car il faut que ce soit naturel pour qu'il soit beau ce si joli mot. Chaque mot a une signification bien particulière qu'il ne faut pas déformer.

Ouah ! Comme il parlait bien avec une sérénité mesurée que je n'osais pas l'interrompre pour lui poser une question. Alors je continuais à l'écouter.

- Tu vois, c'est comme le mot respecter : tout le monde en parle, souvent à tort. Respecter : c'est même si l'idée que l'on te suggère ne te plaît pas, tu ne dois pas te fâcher avec l'autre. C'est apprendre à vivre avec des gens à culture et religion différentes sans t'opposer à leur convictions et vice-versa. Se respecter aussi c'est très important. Gamine, ne fais jamais ce que tu n'aimerais pas que l'on te fasse.

J'avais l'impression d'être connectée avec une puissance éternelle. Tout ce que Daniel disait commençait à prendre un sens à mes yeux. Là, je pensais à mes rapports avec ma mère.

Pourquoi son amour était si différent par rapport à celui de Daniel ? Pourquoi elle ne me respectait pas comme le faisait si bien ma famille adoptive ? Pourquoi mon propre père ne me parlait pas comme ça ? J'avais l'impression que ma tête ne voulait plus s'arrêter.

« pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ? »

Nous nous sommes arrêtés de rouler. Daniel m'ouvrit la porte de la voiture. Je sortis de suite et le pris

par la main. Nous marchions à travers les bois. Je sentais son affection, sa chaleur. Ça réveillait des sens en moi que je n'avais jamais ressentis. Et c'était trop bon de sentir tout ce mélange et d'être détendue. Il se remit à parler :

- Pareil pour la fidélité : c'est un mot qui peut faire souffrir si tu ne l'applique pas à son sens. La fidélité c'est en amour, tu verras quand tu auras plus tard un petit amoureux, c'est l'aimer sans le trahir. Si tu ne l'aimes plus pour x raisons, tu arrêtes ta relation. Tu ne dois pas être avec lui en même temps qu'un autre. Car ça c'est un manque de respect. Il y a aussi la fidélité avec les amis. Les amis, c'est des gens que tu aimeras très fort, avec qui tes relations seront très fortes, grâce à l'écoute que vous vous apporterez. Les amis c'est comme des supers copains ou copines avec qui tu vas vouloir tout partager, aussi bien les bons comme les mauvais moments. Et ce durant une très grande partie de ta vie. Les liens que vous aurez au fur et à mesure des années feront que vous serez des amis et que même avec eux, il faudra être fidèle dans le sens de ne jamais les laisser tomber ni les trahir ni leur mentir. Tout ça rejoint le mot respect et le mot aimer. C'est une combinaison. Voilà, ce sont les bases principales de la vie pour avoir un minimum de bon comportement. J'espère que tu te rappelleras de cette discussion.

Je ne risquais pas de l'oublier, je buvais chaque mot et je me les imprégnais comme je pourrais mémoriser

la recette d'une bonne tarte. Il me ramena ensuite auprès de mes parents.

Février 1984, ma mère part d'urgence à la maternité. Eh oui, les neuf mois se sont écoulés, il était temps d'accueillir le nouveau-né. La maison était elle aussi terminée. Tout arrivait en même temps. Ce fut pour moi le plus beau souvenir de toute ma vie car nous avons dû faire le déménagement sans ma vieille et c'était super car j'ai pu avoir pendant ces quelques jours, un peu de complicité avec mon père. Je le ne connaissais très peu car il ne répondait jamais aux questions que je lui posais et mes parents se disputaient trop souvent donc nous nous taisions.

Pendant que nous emménagions dans la maison, le petit garçon si attendu est sorti dans ce nouveau monde. Nous courrions entre les visites à la maternité et les meubles à installer. Mon père était fier. Fier d'avoir un fils : Jonathan. Il était trop beau mon petit frère. Au moment où je le vis, enfin je craquais.

Ce fut ce fameux 10 février 1984 où mon frère est né, où nous avons eu la maison et le jour où ma sœur Sandrine devint une jeune femme réglée. Que d'émotions. Nous avons installé les meubles et avons rangé du mieux que nous pouvions ou que nous pensions. Sandrine nous fit son premier repas que n'avons d'ailleurs jamais oublié : purée trop liquide que nous avons dû manger comme une soupe. Mais nous avons partagé des fous rires. Nous nous

sentions comme heureux pour la première fois mes sœurs et mon père.

Mais ça n'a duré que cinq jours.

Ma mère rentra de la maternité et le pire arriva dans notre vie. Des changements de tous genres et pour tous. Une nouvelle ère débuta.

Dès son arrivée, elle commença à râler car les meubles n'étaient pas installés comme elle le voulait. Il a fallu se plier à ses ordres. Le changement de comportement de ma mère se faisait clair. Chantal était jalouse de l'arrivée du petit, alors ma mère la laissa faire tout ce qu'elle voulait. Sandrine était tout le temps collée après le bébé. Tandis que de mon côté, ma mère me prenait pour sa boniche. Entre le ménage, la vaisselle, les courses et le repassage, ma place à la maison était plus que claire. J'avais l'impression de ne pas avoir une vie de gosse mais déjà d'adulte. La balance affective se faisait plus du côté de ma famille de pompiers.

Les mois passèrent et John a soufflé ses un an. Il commençait à marcher. Sandrine se détacha petit à petit de lui car elle commençait à flirter avec Dom, son premier vrai amour. Ça se comprenait en même temps, elle avait quinze ans. Mes parents l'autorisaient à sortir le soir jusqu'à vingt-deux heures. Chantal se transforma en Madonna. Elle était plutôt bien foutue et attirait déjà les problèmes du haut de ses onze ans. Ma mère la laissait

faire et même mieux, Chantal sortait le soir et rentrait à l'heure qu'elle voulait.

J'halluciniais car de mon côté je me rapprochais de mon frère comme si c'était mon fils, sauf que je me rappelais que je n'avais que douze ans. Et le soir, mon couvre-feu dans mon lit c'était à huit heures. Imaginez comme j'avais vraiment envie de dormir quand je ne comprenais pas toutes ces différences entre mon frère et mes sœurs et la façon de faire de ma mère. Mon père ne disait jamais rien, d'ailleurs ce n'était pas lui qui portait le pantalon. Que de questions, donc pas envie de dormir. Alors je prenais mon petit transistor que j'avais eu comme cadeau de Noël avec le C.E. de mon père. Ca me permettait de m'évader dans la musique et de trouver en même temps le sommeil. Ca n'avait duré que quelque temps la musique sous l'oreiller, car un matin j'ai oublié de le ranger et ma mère en faisant le lit et était tombée dessus. Je n'ai pas eu de chance quand elle m'a appelée depuis le haut des escaliers :

- Séverine. cria-t-elle
- Oui ? Répondis-je.
- Alors viens voir ici que je te parle du pays.

Ça ne sentait pas bon quand elle disait cette petite phrase. Je me dirigeais alors sous les escaliers menant aux chambres et soulevais la tête pour regarder ma mère. Elle avait ce regard vicieux.

- C'est quoi ça ? me dit-elle.

J'étais mal et me demandait ce qu'elle allait faire quand j'ai vu qu'elle tenait par la lanière mon transistor.

- Bin... Heu., j'écoute la musique pour m'endormir la nuit.

Je la fixais avec les yeux légèrement froncés, et là, d'un coup, je la vis lâcher la lanière du poste. J'avais l'impression de voir la scène d'un film au ralenti : la chute du si joli transistor bleu allant tranquillement s'éclater sur la dernière marche de l'escalier. Mes yeux restaient en mode fixe et ma bouche entre-ouverte. Le poste était en pièces détachées. Je regardais ma mère qui avait le sourire en coin, moi j'avais des boulets de canons à la place des yeux.

- Si tu n'arrives pas à dormir, tu n'as qu'à compter les moutons, me lâcha-t-elle. Les piles ça coûte cher.

Je ne pouvais rien dire tellement j'avais mal d'entendre ces paroles. Je me mis à genoux et je ramassais les morceaux de poste en pensant que ma vieille était une femme dérangée, sans cœur, sans bonté et qu'elle était une bien mauvaise mère et de ce fait, elle ne méritait pas ce titre à mes yeux. Ce fut à cet instant là que je me promis de ne jamais faire aux autres ce que je ne voulais surtout pas que l'on me fasse. J'étais très blessée de cet acte si gratuit, je retenais mes larmes pour ne pas paraître faible. Oui « paraître », c'était le bon mot, car, au fond de moi, je l'étais réellement. Mais je ne voulais pas que ma mère le voit, et ne voulais pas qu'elle s'imagine que j'étais fragile émotionnellement, afin qu'elle n'en profite pas.

Les nuits après, ça étaient pires. Je revoyais la scène et des tas de questions envahissaient mon esprit. Pourquoi était-elle si méchante avec moi ? Pourquoi ne m'aimait-elle pas, comme mes sœurs ? Pourquoi ? Pourquoi ?

L'année scolaire se terminait et mon bulletin était très bon. C'était important l'école pour moi, ça me permettait d'être libre quelques heures et je voulais avoir des diplômes pour me barrer le plus tôt possible de chez mes vieux, c'est-à-dire à la majorité. Récompensée par le fruit de mes propres efforts, je passais en sixième.

Mes parents ne nous aidaient pas pour les devoirs car ils n'avaient pas fait d'études. A leur époque, il fallait travailler. Mon père était paysan à la ferme de ses parents, puis rentra à l'usine jusqu'à sa retraite. Ma mère a dû faire juste quelques mois de travail et elle est devenue « chieuse professionnelle » à mon avis.

Il était dix-sept heures, je rentrais avec mon sac délabré qui ne demandait qu'à partir à la poubelle. Le téléphone sonna soudainement. Mais ma mère ayant des actions chez France Télécom présumais-je, c'était elle la standardiste attirée. Pas touche à son joujou. Nous étions tous en train d'attendre pour savoir qui était de l'autre bout de la ligne jusqu'à ce que j'entende :

- Ah... Bonjour Daniel. Comment vas-tu ?

Ouah, c'était mon sauveur. J'avais le cœur qui s'emballait rien que de savoir que c'était lui au téléphone.

Je me maîtrisais à cause de ma mère qui me matait avec les lèvres pincées et le regard qui en pensait long.

- Euh... oui pas de soucis Daniel, répondit-elle avec ses manières de lèche-cul.

- Tu penses venir vers quelle heure afin que je sache pour lui préparer ses affaires... et vous la ramenez quand ?

Oh j'étais folle de joie à l'intérieur car j'avais déjà compris qu'il venait me chercher pour une partie des vacances.

- Bon d'accord, allez bisous à Cécile et à la petite, à toute à l'heure.

Elle raccrocha le combiné et commença déjà à marmonner, mais je m'en fichais totalement car ma tête était déjà direction la caserne, ma tata adorée, ma cousine et mon parrain que je vénértais. En plus Daniel est un homme de charisme, très strict, se faisant bien comprendre, et ma mère le craignait quelque peu et, elle n'avait pas la loi ni le dessus comme elle pouvait l'avoir avec mon père. Donc elle ne pouvait que marmonner dans le vent.

L'heure approchait, j'avais les mains toutes moites et j'étais de plus en plus impatiente. Dès que j'entendais passer une voiture dans la rue, je courais à la fenêtre pour voir, ce qui agaçait ma mère :

- Profite bien surtout, car quand tu rentreras ça se passera autrement.

Elle avait le don de vouloir briser ces moments là. Je savais éternellement que j'allais payer le prix de cette bonne liberté. Les grands disaient souvent : la liberté n'a pas de prix. Moi je leur répondais que tout se payait dans la vie, d'une façon ou d'une autre.

Daniel arrivait enfin derrière la porte. Il frappait comme pour annoncer sa venue et ma mère le faisait entrer dans la cuisine.

- Tu veux boire quelque chose Daniel ?
- Non merci, nous allons au cinéma, la séance débute dans une demi-heure, alors nous allons nous filer.
- Ah... d'accord répliqua-t-elle. Tiens, voilà ses affaires.
- Ok, allez gamine, t'es prête ? On se sauve, on a plein de choses à faire.

Il avait ce « DON » ce mec. C'était incroyable comme il arrivait à sentir qu'il fallait couper court quand ça sentait la tension de ma vieille.

- Oui suis prête tonton, lui répondis-je timidement.
- Alors, dis au revoir et nous décollons.

Dire au revoir chez tonton voulait dire embrasse ta famille. Truc que je n'aimais pas faire car ça faisait hypocrite mais fallait le faire. J'exécutai, mais arrivée pour faire la bise à ma mère c'était l'horreur au fond de moi : elle avait une couche de fond de teint, que si tu devais te la taper sur une piste de ski, ce serait la piste noire, tellement la couche était de taille. Et dès que tu posais tes lèvres dessus, tu patinais grave. Les choses faites, nous

sortions de là et nous ripions dans la voiture. Le moteur en route, ça y est, c'était les vacances. Ouah.

Daniel roulait à vive allure car tata nous attendait pour le ciné. Arrivée à la caserne, tata me félicita pour mon passage en cinquième, ce qui me fit plaisir car ma vieille ne m'avait rien dit. Ma tata était toujours aussi douce et gentille. P'tite cousine montra sa petite bouille : elle avait les joues comme les hamsters, elle ressemblait à son père tout craché. Elle me sauta dans les bras et me serra avec ses petits bras. C'était si affectueux. Nous étions réunis enfin pour quelque temps. Ca valait tous les sacrifices.

Il était vingt heures, nous étions au cinéma. Hélène était près de moi, tata sa tête sur l'épaule de Daniel. Ils étaient beaux à voir, ça resplendissait le bonheur, l'amour etc...Je me sentais vidée de toutes pressions internes, aucune question ne vint embrouiller mon cerveau de grande penseuse.

À la sortie du ciné nous allions manger une bonne glace dans un petit resto rapide plutôt bien. Des glaces avec plein de crème chantilly, de copeaux de chocolat, la petite cigarette russe que j'adorais. Hum... quelle poésie et délice surtout. Hélène et moi étions toujours bien sages dans ce contexte, car nous savions que nous avions de la chance d'avoir ces petites douceurs sans qu'on ait à nous le dire.

La soirée s'acheva et nous rejoignîmes l'appart de tonton à la caserne.

C'était un petit appart : une cuisine, WC, salle de bain plutôt petite avec baignoire. Hélène avait sa chambre avec des armoires pour toute la famille car la salle à manger avait été conçue pour pouvoir mettre le lit des parents tout en ayant la place pour le canapé et la petite table basse, la télé et vers un mur, une table rectangulaire et les chaises. Petit mais nous nous y sentions bien, c'était le principal. Nous allions tous nous mettre en tenue de nuit, un bon brossage de dents et des gros bisous de bonne nuit. Là-bas, je dormais sans attendre le sommeil.

Les vacances se passaient super bien. Nous allions à la pêche, jouions aux boules de pétanques et se faisons des pique-niques sur la pelouse de la caserne. De temps en temps avec cousine, nous allions en fraude dans les ambulances ou au standard voir les collègues de Daniel. Nous allions à la piscine voir les plongeurs s'entraîner. Tous les jours c'était la fête pour moi. Tata nous faisait des tartes aux abricots comme je les aimais. Y'avait pas que moi d'ailleurs tonton aussi, alors elle en faisait toujours deux pour le soir quand nous regardions un bon film. En plus Daniel me prenait souvent près de lui. J'étais allongée sur le canapé, il me serrait affectueusement comme il le faisait de la même façon avec sa propre fille. Et quand c'était l'heure de la tarte,

nous avons ce petit œil complice : qui aura le premier bout ? Nous en rigolions.

C'était fou comme ça faisait du bien de donner et de recevoir autant d'amour de la part de cette famille. Ils étaient merveilleux les trois. Ils avaient tous un truc bien particulier avec des fidélités dans leurs convictions. Pas de mensonges, le respect était très présent ainsi que l'écoute.

Le temps passait trop vite et c'était bientôt le moment de rentrer chez mes parents, mais un triste événement allait chambouler les vacances de tout le monde.

Mon père arriva en pleurs chez tata. Instant tragique : mon grand -père paternel était décédé. Il avait voulu cueillir ses cerises mais une branche avait cassé et il était tombé. Il habitait dans un petit village et les secours avaient fait du mieux qu'ils pouvaient pour intervenir. À l'hôpital il décédera, la rate avait éclaté, rien à faire car trop endommagée. Ce fut un choc aussi pour moi. Mon grand-père me prenait souvent dans sa ferme quand j'avais quatre ou cinq ans.

Mes grands-parents paternels étaient des gens plein de courage. Ils travaillaient durement avec la coupe de bois, l'élevage des vaches, des poules, des lapins et les arbres fruitiers, le potager... Ça ne chômait pas à la ferme de papi Emil.

Tous les souvenirs revenaient avec ma peine. Comme toutes les fois où papi nous faisait ses fameuses

soirées pommes de terres grillées, salade et accordéon après le repas, accompagné d'un petit vers de goutte de sa propre distillerie.

Il avait une petite voiture jaune à trois roues avec un guidon. Nous allions tous les vendredis au marché de la ville, j'avais droit à mes pâtes de fruits en forme de hérisson. Mes grands-parents là me choyaient, car j'étais la fille de mon père, disaient-ils souvent. Je disais que Sandrine aussi était sa fille. C'était le seul bémol que je leurs reprochais. Mais j'étais trop petite apparemment pour certaines choses.

Papi savait faire des gâteaux de fête aux fruits frais. Il mettait des heures dans la cuisine pour en faire une dizaine. Il me faisait goûter le mélange des œufs avec la crème et le sucre du bout de ses doigts. J'avais d'ailleurs l'impression que son index était énorme quand il me le collait dans le bec.

Il m'arrivait de sauter dans les meules de foin si bien empilées dans le haut de la grange, pas pour mettre du désordre, juste pour le plaisir que ça pouvait procurer mais papi lui ce n'était pas le même plaisir quand il me surprenait la tête remplie de brins de cette paille dont j'adorais l'odeur, il poussait sur ses cordes vocales si fort que je savais qu'il m'avait vue et qu'il allait me sermonner. Mais il restait un bon grand-père. Il avait un œil de verre suite à une blessure de guerre. Ça me fichait la trouille au début quand je l'ai su, après c'est passé.

Ma grand-mère Denise était une femme à caractère droit et au grand cœur.

A chaque fois que nous montions le dimanche après-midi, elle était déjà dehors avec son tablier à nous attendre. Et quand nous rentrions dans la cuisine, il y avait toujours sur la table, les verres et les petits « croquets » préparés : nous sentions son affection déjà rien que là et aussi l'odeur du café maison fait encore à l'ancienne.

Elle faisait encore les lessives au lavoir du village, pour dire qu'elle restait bien dans le décor des vieilles bourgades où même les quelques jeunes fuyaient, tellement ça n'évoluait pas dans de nouvelles bâtisses. Mais moi, j'adorais aller là-bas, traîner vers les petites fontaines, parcourir les champs de patates avec le tracteur de papi, qui me mettait sur ses genoux et me laissait tourner le volant. C'était une belle époque et que des bons souvenirs et j'aurais souhaité que plus de jeunes vivent cette expérience pour apprendre comment c'était plus facile de vivre, alors que maintenant nous nous prenons la tête pour pas grand-chose. Nos grands-parents en ont bien bavé entre les guerres et le peu qu'ils avaient réussi à avoir en bossant toute leur vie. Quel gâchis quand on voit l'évolution, ils sont sûrement mieux là où ils sont. Ils auraient fait la troisième guerre mondiale tellement cette vie là était nulle et dérisoire.

Papi était parti rejoindre je ne sais quel monde, mais pourvu qu'il y soit bien. Ce jour-là fut dur pour mon père, car il adorait réellement son vieux.

Ma marraine prit alors mes sœurs vers nous, à la caserne, le temps de la veillée et de l'enterrement. Les vacances n'avaient plus le même élan de joie et de liberté. Je ne supportais pas que Chantal soit sur mon terrain et vu que Cécile et elle ça n'accrochait pas, Chantal devait se plier sur ce coup là. Ça devait être terrible pour elle de devoir s'écraser. Moi je gloussais de ses petits retours de la vie.

Les obsèques terminées, mes frangines repartirent vers les parents et moi je suis partie une semaine avec David, le fils d'un pompier, à leur résidence secondaire à cent kilomètres de là. Un imprévu que ma marraine m'avait offert pour me changer les idées suite à la mort de papi. David était le seul garçon que je supportais et en qui j'avais confiance. Même à l'école j'avais ce problème avec tout ce qui était mec. Je ne supportais pas leur regard, ni leur manières de machos.

J'avais un très mauvais souvenir de mes cinq ans. Je pense que ça devait avoir un rapport. C'était un jour d'été, il faisait très chaud nous étions allées dehors avec ma grande sœur. À côté de notre bloc, il y avait un vieux bâtiment en béton qui servait de petites caves ou garages, tous séparés par des demi-cloisons, donc nous pouvions tout voir. Ma sœur m'avait laissée seule, je ne sais pour

quelle raison, mais je me suis fauflée dans ce blockhaus pour avoir un peu de frais. Il y avait un homme très grand, très fin, le teint basané qui puait le tabac à chiquer, c'était infect. Il me prit dans ses bras et commença par me lécher le visage avec sa p... d'horrible et dégoûtante langue. Rien que d'y penser, j'avais l'odeur dans le pif et les poils qui se dressaient. Il me caressait les cuisses. Tétanisée par la peur, je n'arrivais pas à sortir un mot de ma bouche. Il mit d'un coup sa main vers ma culotte, je le fixais dans les yeux mais je ne réagissais pas. Puis le voisin de palier de mes parents arriva et lui parla dans une langue que je ne compris pas. Il me lâcha et je me dis que si je répétais ce qu'il avait fait, il égorgerait ma famille comme un mouton. J'avais tellement peur et envie de parler de ça en même temps que je n'ai jamais parlé de cette violence « d'âme » à mes parents ni à ma famille de cœur. J'ai gardé cette image des hommes très très longtemps. Je sus plus tard que ce mec était le frère du voisin et qu'il était reparti en Algérie. Ce qui me soulagea.

David et moi, nous nous entendions bien, car on aimait le calme, la nature, la culture. Leur maison se trouvait sur une espèce de butte, le terrain descendait en pente et rejoignait un petit ruisseau, c'était génial. David voulait que l'on aille se baigner. Avec du mal j'ai accepté. Je détestais mon corps et me méfiais toujours des hommes malgré tout. David me mettait en confiance, ce qui m'aidait à penser que tout le monde n'était pas pareil

et qu'il ne fallait pas bannir tous les hommes de la terre car ils n'étaient pas responsables de ce qui s'était passé.

Nous nous sommes baignés presque tous les jours, nous pêchions des petits poissons, pour une fois. Le plein air nous donnait de l'appétit, c'était d'ailleurs avec eux que j'ai découvert le goût du gibier, le sanglier sauce au vin rouge avec des patates douces, hum... quelles découvertes pour mes papilles, entre ça, le cerf, le lapin et la biche. Son père était chasseur, donc ça s'expliquait.

Nous avons visité les grottes des environs avec son père, j'en avais plein les yeux, toute cette nature qui t'offrait toutes ces si belles images, que tu te demandais pourquoi les guerres arrivaient et que les bombardements avaient dû détruire bien des sites féériques. L'être humain était la pire espèce sur terre. Il ne savait pas jouir des toutes petites choses de la vie, il lui fallait tout. Pour accéder à l'une de ces grottes, il fallait marcher une bonne heure à travers les bois. L'odeur de la terre mélangée à l'humus des feuilles qui se désagrègeait, me réveillait des sens, ça m'excitait et je ne pensais pas à la douleur de la marche, car plus on avançait, plus ça grimpait. Avec David, nous étions un peu à la traîne ce qui faisait rire son père quand il se retournait de temps en temps pour voir si nous étions toujours là. Les joues chauffaient et nous étions écrevisse. Autant dire que nous ne perdions pas notre souffle à se parler tellement c'était physique pour des citadins. Puis en s'approchant au fur et à mesure, nous entendîmes le bruit d'une cascade, ce qui nous

donna l'envie d'accélérer le pas et de rattraper notre guide de la journée. D'un coup, nous stoppâmes tous les trois devant cette merveille. Elle coulait depuis le haut et sur toute la façade de la roche. Nous sentions les frissons de l'humidité que procurait l'événement. Le bruit que l'eau faisait quand elle s'écrasait sur les parois était hallucinant. Je ne voyais même pas l'entrée de la grotte et je demandai alors :

- Hé, comment allons-nous-y là-dedans sans se prendre une douche gratos ?

- Tu verras, ce n'est pas fini la découverte, me répondit David, « n'est-ce pas papa ? »

- Oui mon fils en effet. T'inquiète pas ti « Volvo » fais-moi confiance, ça vaut le coup.

Volvo, c'était le surnom que les pompiers m'avaient donné car je ressemblais à mon père tout craché.

Nous nous rapprochâmes vers le bas de la roche et nous vîmes une grande entrée, celle de la grotte. Même pas mouillés du coup. Mais le père de David nous conseilla de mettre un pull et un k-way. Il sortit de son sac une corde et une torche car c'était très sombre et nous sentions le froid sur nos bras. En t-shirt, ce n'était pas le top. Nous sautions dans nos fringues. Notre guide nous accrocha la corde avec des mousquetons pour être tous reliés en cas de chute. Il alluma ensuite la torche et là, le spectacle était de toute beauté : il y avait une petite source d'eau qui coupait le sol de la grotte en deux, ça glissait car

la roche était trempée. Nous marchions tout doucement, pas à pas, en tenant la corde.

- Regardez les gosses, en haut.
- Ouah. Répondis-je, comme c'est beau. C'est quoi ?
- Des stalactites, Volvo, t'en penses quoi ?
- C'est magnifique, c'est la première fois que je vois ça.

J'avais bien saisi comment ça fonctionnait. Nous avançons et profitons de cette glace qui nous offrait des palettes de couleurs suivant la luminosité de la grotte. Il y avait des petites passerelles, nous aurions dit que nos très lointains ancêtres, les avaient travaillées, mais il n'en était pas ainsi, c'était apparemment les années et la force de la source qui avait fait ça, nous allons dire naturellement et tout simplement. Ça montait de plus en plus, ça donnait l'image de passer d'un plateau à un autre, comme quand nous montions des marches d'escaliers. Nous vîmes au loin de la lumière comme celle d'une fenêtre. Se dirigeant dessus, je m'aperçus que nous avions atteint le haut de la grotte, et que naissait le départ de la cascade. Pas de mot pour d'écrire ce que je ressentais. J'avais le sourire greffé en permanence, les yeux émerveillés avec des petites larmes de joie.

- Et si nous mangeons un petit quelque chose avant la descente ? dit son père.
- Oh que oui, ça donne faim et soif, une telle sortie n'est-ce pas, Sèv ? Répondit alors

David.

- C'est clair. Et en plus nous pouvons continuer de bénéficier de la vue. Ça me convient pour la pause du goûter.

La mère de David avait préparé des sandwichs au jambon de montagne, beurre, cornichons, et avait mit des sodas et fruits. Nous en avions bien besoin. La spéléologie c'était fatigant et ça creusait.

Assis sur nos sacs à dos, il était inutile de dire plus, le paysage parlait pour nous. Les yeux rivés sur tous les moindres petits détails ou mouvements, nous suffisaient à toutes les grandes théories.

Après une demi-heure de délectation, nous reprîmes la route. Il fallait descendre le long de la cascade. Nous glissions plus d'une fois, les mains cherchant à se retenir sur le moindre caillou qui ressortait de la roche et nous avions les chevilles en feu. David et moi avions mal au fessier car nous finissions par se laisser aller pensant que c'était mieux, mais, ce ne fut pas, un très bon plan. Ah, c'était clair que nous étions vite descendus en bas de la grotte mais écorchés de partout, les pantalons déchirés.

Il y en avait un qui nous a laissés faire en pouffant de rire, nous avons compris pourquoi, mais après. Nous étions ko. Nous rentrâmes sur les rotules, mais fiers de tout. Ça restera la plus belle de mes découvertes : la nature.

Nous n'avons pas tramé pour se laver, manger et se coucher. Les rêves au rendez-vous.

Les vacances arrivèrent à leur fin, comme toutes bonnes choses.

Je retournai dans un premier temps vers Daniel, où je lui ai, bien entendu, tout raconté de nos périples. Il était ravi pour moi ainsi que tata qui remarqua que j'avais pris quelques petits kilos. Ca ne me dérangeait pas car je ressemblais à une ablette. Qu'une face.

Puis le dur retour à la réalité, fallait rentrer à la casa des vieux. Mais il restait une semaine avant la reprise des cours, donc au pire ça passerait vite. Je profitais de ces derniers jours à sortir le plus souvent mon petit frère Ça arrangeait mes parents, vu qu'ils allaient souvent chez ma pauvre grand-mère qui avait beaucoup de chagrin et devait se sentir bien seule et perdue dans sa petite ferme.

Mon père s'occupait de l'aider à vendre le matériel agricole et à mettre la maison, la ferme et le grand terrain du verger en vente. Donc, nous nous baladions beaucoup avec John. Il n'était pas un garçon difficile, il adorait que l'on s'occupe de lui, il était très calinou. Il s'émerveillait de tout, me rappelait souvent quelqu'un : moi. Et j'étais fière que nous ayons ces points communs.

Il a fallu ensuite courir les magasins pour acheter les affaires d'école. Ma mère achetait ce qui lui plaisait, c'est-à-dire les trucs moins chers même si ça ne convenait pas à la liste fournie à la fin de chaque années de collège. Et alors, ce qui était le top du ridicule, le choix des fringues de la traditionnelle rentrée. Mes sœurs avaient le

droit de choisir, moi subir. Heureusement que le ridicule ne tuait pas, j'aurais été morte depuis ce jour-là. Ma mère m'avait choisi une robe... Quelle honte pour moi. Je ne me sentais pas du tout à l'aise dedans car je n'étais pas féminine pour deux sous. Il y avait un décalage total dont je ne savais pas quelle allait être l'issue psychologique le jour de la rentrée.

Ça me dégoûtait cette différence. Subir encore et encore. Vivement la majorité que je prenne la sortie de secours. Que je sois moi avec mes propres habits mes choix, ma liberté. Mais d'ici-là, le chemin allait être long et périlleux.

Ma mère avait emmené mes frangines chez le coiffeur, elles en revenaient toutes jolies, belles et prêtes pour se pavaner le fameux jour J. Moi j'avais droit à une coupe maison. Pas besoin de ciseaux juste une brosse qui arrache bien le cuir chevelu. Parfait la raie au milieu, les cheveux épais ça le faisait. J'aurais préféré mettre les doigts dans une prise, je ressemblerais à quelque chose au moins pour le même prix.

Imaginez, une ablette avec une perruque à la « JAKSON FIVE », le tout emballé dans une robe « style mamie » noire et blanche, portant un sac d'école, rose fluo brillant, se portant de la même manière qu'un cabas pour les commissions du supermarché du coin. Le top, mortel...

Ne me sentant déjà pas bien dans mon corps, ça n'allait pas m'aider et je n'aimais pas ma tronche ni le

reste d'ailleurs, mère nature ne m'avait pas offert les arguments de taille malheureusement. Fallait bien faire avec, c'est-à-dire une paire de seins extra plats que même Jane Birkin à côté de moi faisait du cent. Je n'avais que les griottes en gros.

Le jour J arriva, ma soupe à la grimace avec. Mes frangines étaient super belles, bien coiffées, bien habillées. Je les enviais mais sans jalousie car je savais qui était responsable et elles n'avaient pas à le payer de ma part. Devant le collège, c'était la foule, tout le monde arrivait à l'avance, comme chaque année, histoire de raconter ses vacances et de se déshabiller des yeux. Chez les nanas c'est une manie de se concurrencer sur tout. Si tu n'étais pas stéréotypée, c'était déjà mort pour être dans leur bande. Et alors, si tu étais habillée en plouc, tu n'étais même pas intéressante.

Ce monde ne me plaisait pas du tout, les seules copines que j'avais étaient des filles de famille pauvre ou de parents alcooliques et se retrouvant un peu dans le même état d'esprit. Au moins avec elles, je pouvais parler de tout sans problème. Nous étions toujours sur la même longueur d'ondes, ça évitait les disputes à deux balles.

La sirène retentit, signal qui veut dire que nous devions rentrer dans la cour. C'était la cohue. Tout le monde s'empressait et se bousculait. Je prenais forcément mon temps, vu que les critiques sur ma dégaine fusaient de droite à gauche. Et de toute façon mon nom de famille

commençait par W, donc ça m'arrangeait de rester plus longtemps sur le parking à les regarder se dévisager de la tête au pied comme des abrutis qui ne comprennent déjà pas les mots : respect - tolérance - compassion.

Puis mon nom retentit, je m'avançai à pas tranquille mais pas serein. Mes yeux devaient ressembler à des obus, histoire de faire comprendre de ne pas trop me chercher, seul moyen de se faire un bouclier dans ce monde mais aussi des ennemis, car le regard pouvait provoquer dans certaines situations. Chose que je découvris par la suite.

Enfin dans le rang de l'appel, chaque classe était établie et nous prenions tous la direction de notre salle d'étude. Les filles repéraient déjà les garçons qui leur plaisaient. Des vraies prédatrices à l'affût de leur proie. J'étais éclatée de rire à chaque fois par leur façon de faire. Moi je n'étais pas attirée du tout par les mecs, ce qui me posait pas mal de questions sur le sujet. Pourquoi n'étais-je pas comme toutes ces filles, qui, arrivées à cette âge normal, veulent découvrir les premiers petits plaisirs de ces fameuses pulsions ?